

(L)

L'approche archéologique régionale du Diamaré (Nord-Cameroun)

par Michèle DELNEUF
Chargée de recherche à l'ORSTOM

La mosaïque des populations qui occupent aujourd'hui le Nord-Cameroun en général et le Diamaré en particulier possède une histoire. Cette histoire n'est révélée, jusqu'à maintenant, que par la tradition orale et, par elle, il est bien difficile de remonter au-delà du XVIII^e siècle. En outre, bien peu de détails sont donnés sur les éléments matériels de leur vie quotidienne. Or, ces éléments participent de leur aptitude technologique et économique à maîtriser l'environnement où elles se sont installées.

Sur le plan archéologique, deux approches sont donc indispensables pour reconstituer cette histoire du peuplement du Diamaré :

- l'étude, après prospection, des sites anciens ;
- l'enregistrement des données matérielles auprès des populations vivant encore au Diamaré.

Cette double orientation a pour but de comparer les données afin de définir l'identité des populations anciennes et l'évolution des groupes récents, ceci en tenant compte des facteurs sociaux et linguistiques, eux aussi chargés d'histoire, connus uniquement pour ces derniers.

Un premier échantillon, situé dans la partie nord-est du Diamaré, couvre près de 85 sites de natures et d'époques différentes, localisés dans ce qui est, aujourd'hui, une région à dominante peule et kanouri. Ceux-ci n'étaient évidemment pas les premiers occupants de la région. Ces populations anciennes semblent, d'après la répartition de leurs sites, avoir privilégié les rives des grandes rivières (Boula et Tsanaga), au détriment des interfluves mal desservis, pour y exploiter les ressources de subsistance.



Un second transect a été implanté dans la partie sud-ouest du Diamaré où près de 205 sites ont été recensés. D'obédience aujourd'hui giziga, moundang, peule et guidar, cette région montre une très grande diversité où le milieu joue un rôle important. Région carrefour, hydrographie complexe et temporaire mais abondante, zones montagneuses — refuges au pied de massifs-îles — tout concourt au brassage de populations et donc de traditions culturelles. Ce phénomène est non seulement micro-régional mais dépasse les frontières du Diamaré sud-occidental et participe de tous les mouvements de populations de la zone péri-tchadienne et de la Bénoué.

A l'intérieur de ces deux échantillons, les sites sont de trois types :

— des buttes (216), témoignant d'un habitat de longue durée, couvertes de vestiges matériels domestiques (céramiques, outils de pierre, de fer, fonds de case, restes osseux) ;

— des stations de surface, aujourd'hui *hardées* (sols dénudés et appauvris très fréquemment en bord de cours d'eau), habitat temporaire sans doute récent (14) ;

— des stations de surface liées aux terrasses géomorphologiques (60) anciennes où s'éparpillent, sans stratigraphie fiable, des outillages lithiques que l'on peut rattacher sans plus de précision aux factures paléolithiques (Middle Stone Age, Late Stone Age) ou post-paléolithiques.

De cet ensemble se pose un important dilemme : la chronologie. C'est pourquoi une investigation d'ordre archéologique s'impose. Des sites de surface, paléolithiques ou plus récents, il est impossible de donner une chronologie absolue. Seuls les vestiges et la position géomorphologique et géologique des gisements peuvent indiquer un temps relatif. Des buttes, il est plus aisé de situer leur espace-temps, mais il se pose pour elles un autre problème : celui des limites entre les périodes reconnues. Parmi les plus ardues à définir, celles situées entre le néolithique et l'âge du fer, et celles mêmes de l'âge du fer justifient la multiplication des fouilles extensives, et non des simples sondages. Ceci constitue désormais, après les prospections, le second volet de ce programme. Il a déjà été entamé par l'ouverture de la butte de Groumoui (330), où après 4 mètres de niveaux post-néolithiques révélant une culture matérielle apparentée très fortement à celle des Giziga actuels méridionaux (Giziga Moutouroua ? Moundang Gizigisés de Midjivín ?), nous avons mis au jour un nouveau néolithique essentiellement constitué d'outillage lithique sur roches volcaniques et quartz. Cet outillage constitue l'essentiel de celui que l'on retrouve sur les stations de surface citées plus haut et peut lui

être ainsi comparé. Le programme de fouille ne s'arrête pas là et la tâche est importante.

Cette première stratégie ne peut se poursuivre sans son complément — l'enregistrement des données matérielles contemporaines — et les premiers résultats de cette première fouille ne font que renforcer cette tendance. Dans un premier temps, il a été privilégié un type de culture matérielle : la céramique. Elle représente le mobilier le plus abondant en surface ou dans les couches archéologiques d'une part, et d'autre part, elle est encore abondamment fabriquée et employée dans l'espace domestique des populations occupant aujourd'hui la région archéologique précédemment définie. Enfin, par l'évolution de ses critères — technologiques, morphologiques, décoratifs — elle possède une valeur diachronique.

Là aussi, un premier échantillon a été défini. Il recouvre une partie de la région archéologique étudiée : la poterie en pays giziga. Ceci suppose bien entendu une ouverture sur celle fabriquée par les voisins géographiques, mais aussi historiques et ethnologiques des Giziga (Mofou, Moundang, musulmans) car il se révèle dès les premières enquêtes un nombre infini de variables qui, toutes, participent à l'évolution de cette tradition :

— technologique, au niveau du choix des matières premières, des procédés de montage, des traitements de finition, des cuissons ;

— morphologique : quelle forme et pour quel usage ? Quelle tradition esthétique est-il développé à travers le décor ?

— sociologique : qui fabrique ? Pour qui ? Après quel enseignement ? Y a-t-il pérennité ou changement des procédés, des formes, des décors en fonction de la résistance, de l'origine ethnique, des contacts entre potières ?

Après un premier ensemble de 285 potières (Giziga, musulmanes, Mofou, Matakam, Toupouri), il ressort que les premiers critères rapprochent entre elles les potières Giziga Loulou, d'une part ; les Bi Marva et les Moundang gizigisés, d'autre part. Or, toutes les potières « Giziga méridionaux » sont apparentées sur le plan des formes et des décors. Les potières Bi Marva et Mofou le sont, en revanche, sur ces mêmes plans. Par ailleurs, les facteurs sociaux et ethniques qui régissent la profession font éclater ces rapprochements et démontrent à quel point les variables sont plus nombreuses et plus complexes. Les quelques potières musulmanes enquêtées révèlent moins de variété. Est-ce dû à la structure à la fois très centralisée, autour d'une potière présidente définissant les formes à fabriquer par chaque membre de l'atelier et les prix de vente, et très fermée de ces

ateliers où n'est admise aucune potière non musulmane ? L'échantillon est encore trop faible pour conclure.

L'approche régionale systématique du peuplement du Diamaré doit donc être envisagée sur ces deux plans complémentaires : archéologique et ethnologique au niveau des cultures matérielles. L'étude en est encore à ses débuts mais révèle déjà une multitude de sujets d'investigation qu'il serait bien illusoire de traiter seule. Les collaborations sont donc instamment sollicitées.

Joseph-Marie Essomba
(études réunies et présentées par)

L'Archéologie au Cameroun

*Actes du premier
Colloque international de Yaoundé
(6-9 janvier 1986)*

*Prêt prologé LATAIT
(Toum)*

B2
ESS

Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 Paris